L'ABEILLE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
JÉROME BAYON, DE LAUP & CO.
NOUVELLE-ORLÉANS,
MATIN, 9 OCTOBRE 1830.

...s a raison, il ne veut pas prolon- ...ion qui ne peut être d'aucun in- ...ublic. Mais il convient qu'il a ...: c'est tout ce que nous lui de- ...ur se laver de tout reproche, il ...5 août dernier, dans laquelle, ...s copié une de ses traductions, ...hir-Pacha, envoyé de la Porte ...le gouvernement français; et il ...st *pour nous rendre la pareille* ...notre *extra*. Mauvais principe, mauvaise logique; car voyez en ...idée à l'extrême à quoi elle conduirait. Pierre a volé Paul, donc Paul doit voler Pierre. Pierre a tué Paul, donc le frère de Paul ou un autre de ses parents, doit tuer Pierre. Pierre a fait le paillasse en public pour se moquer de Paul, donc Paul doit s'exposer aux huées et aux sifflets de la multitude pour ridiculiser.... Ah, justice de dieu, que deviendrions-nous bientôt si cette opinion allait s'accréditer! Ainsi l'excuse n'est pas valable.—Nous serons plus francs: l'article concernant Tahir-Pacha était, il est vrai, copié mot-à-mot de l'*Argus*; mais ce n'était pas par forme de compensation pour tous ceux de l'*Abeille* que l'*Argus* (quoi qu'il en dise) s'était appropriés: la raison, la voici: le rédacteur était absent; un ouvrier ... de copier ... de l'*Argus* et en ... malencontreux article, qui le soir fut mis avec le reste de la composition, la personne chargée de la mise en page ignorant d'où il provenait. Voilà la vérité toute entière; que l'*Argus* en doute, il a ses raisons pour cela; comme nous avons les nôtres pour croire qu'il n'a pas fait un bon usage du don que lui fit jadis Jupiter, lorsqu'il a cru voir dans les liasses de l'*Abeille* tant et tant d'articles copiés de lui. Si cela est arrivé quelquefois, nous sommes persuadés qu'en nous rappelant bien les circonstances nous lui donnerions des raisons aussi plausibles que pour le cas présent.

Que l'*Argus* ne trouve pas notre journal intéressant, cela peut-être; il est si difficile de contenter tout le monde, l'*Argus* surtout! Et dans le cas dont il s'agit, il a plus d'une *bonne* raison, que le public connait d'ailleurs trop bien pour que nous ayons besoin d'en parler ici. Il avoue que c'est à ce même public à prononcer entre la rédaction des deux feuilles: c'est modeste et raisonnable, et, sans peine, nous demeurerons toujours d'accord de telles choses. Attendons l'avenir.

Mais il est encore une assertion de l'*Argus* que nous nous voyons forcés de relever: non seulement il dit que c'est *pour nous rendre la pareille* qu'il n'a pas médité notre *extra*, mais encore il avance qu'il ne nous devait pas cette politesse, ou cette justice. La raison, il la garde pour lui: quelle manière d'argumenter devant le public. Nous prévenons, que habitué à traduire textuellement les journaux qu'il reçoit, l'*Argus* s'imagine que nous nous bornons à en faire autant. Ce ne serait pas cependant un motif pour se dispenser du crédit; car enfin, la traduction est la nôtre, nous en répondons, et si on attaquait l'*Argus* sous ce rapport il aurait bien nous renvoyer l'agresseur; or, ... n'a pas la justice, ne doit pas s'attribuer (s'...) le mérite d'un travail quelconque. Mais ce n'est pas le cas avec nous, surtout pour nos *extras*; nous en faisons une rédaction à nous; nous ne nous contentons pas de traduire quelques articles, nous ...unions les événemens. Ainsi, si le fond ne nous appartient pas, la forme est bien à nous, et depuis à l'*Argus*, et il prend le tout, nous pouvons à bon droit l'accuser de *plagiat*.

Mais laissons là dessus, comme dit l'*Argus*, ... sont en effet que des misères. — Et pour ...iner, bornons-nous à faire observer qu'il est assez singulier que l'*Argus*, qui nous traite avec un air de dédain assez cordial, que ce journal qui se défend presque avec indignation du reproche de nous copier, copia encore mot-à-mot dans son numéro d'hier la traduction d'un article, insérée dans notre feuille de jeudi. Voyez, Messieurs, par vous-mêmes l'article "Liverpool, 18 août," intitulé: REVOLUTION EN ESPAGNE: vous serez convaincus, à l'avenir, que si l'*Argus* retombe dans ce péché d'habitude, ce ne sera pas pour la *première fois*.

—C'est par erreur que L'ARGUS annonce que Mr. Sénécal, négociant de cette ville, actuellement à Paris, a été frappé d'une balle mortelle, dans une des journées de la fin de juillet. *Nous avons reçu* des lettres de Mr. Sénécal, du 8 août, dans lesquelles il parle des événemens dont il était témoin; mais il ne dit pas un mot de la balle qui l'aurait, dit-on, atteint à la tête.

INTÉRIEUR.

NOUVELLE-ORLÉANS, 9 octobre.

Nous renvoyons nos lecteurs à la partie anglaise de notre feuille, pour les notes sur les marchés du Hâvre et du Nord.

— Le navire *Superb*, capitaine Collison, de Philadelphie, expédié pour la Nlle.-Orléans, a naufragé aux Stump Keys, isle de Barry, dans la nuit du 14 septembre. Le navire et une grande partie de la cargaison, consistant en marchandises sèches, sont perdus. Dans notre partie anglaise on trouvera d'autres détails sur des naufrages qui ont eu lieu sur les bancs de Bahama.

— A peine connaissions nous la grande révolution des Français, que nous apprenions qu'une insurrection a éclaté en Espagne. L'article du *Courier* de Liverpool, inséré dans notre dernier numero, n'annonçait que comme un bruit encore dénué d'authenticité les mouvemens de la Biscaie et de l'armée d'observation stationnée sur la frontière de France. On pouvait néanmoins, par plus d'une raison, accorder quelque crédit à ce bruit. Mais voici qu'un journal de New-York reçu par le dernier courrier, transcrit un article du *Constitutionnel* conçu en ces termes:

"La plus grande confusion règne à Madrid par suite de la nouvelle qu'on y a reçue, que plusieurs villes de la province d'Andalousie se sont déclarées contre le gouvernement actuel, et que les habitants de la Gallice sont sur le point de se lever en masse. LA PIERRE DE LA CONSTITUTION A ÉTÉ REPLACÉE EN PLUSIEURS ENDROITS."

Ainsi la commotion qui régénère la France aura encore une fois été électrique en Europe;—puisse l'étincelle glorieuse semer l'incendie partout où des hommes courbent la tête sous le joug des despotes! Il est temps que la terre soit purgée de l'odieuse domination de quelques familles de brigands couronnés qui ont oublié leur origine à force de s'abreuver des flatteries de ces lâches valets dont ils s'entourent, et qui se jouent du sang humain comme nous nous jouons du sang de ces insectes dont la chaise nous nourrit. Monstres dénaturés, implacables fléaux des nations, vous la cause première de toutes ces sanglantes catastrophes qui ont dépeuplé la terre, vous dont l'irascible orgueil tonne et frappe plus vite que la colère de Dieu, vous dont l'insatiable cupidité a fait couler des fleuves de sueur et de sang, vous qui préférez la possession d'un coin de terre à la vie de quelques milliers de vos semblables, et que l'idéal de votre froide férocité met bien au-dessus des épithètes de scélérats et d'assassins: Rois, votre temps va bientôt finir. Tremblez! les enfins de vos rapines et de vos brigandages, le monde, qu'éclaire l'astre brillant du dix-neuvième siècle, va se lever contre vous: vous opposerez-vous à cet immense torrent qui menace de vous engloutir? Tremblez! l'éclair a brillé sur l'horison du grand peuple qui fixe les regards des deux continens; cette lueur rapide comme un phare de salut a dessillé tous les yeux à la fois: la foudre a frappé le plus puissant de vos pareils, et, de montagne en montagne, le bruit de sa chûte aura bientôt retenti d'un pole à l'autre. Il est rentré dans la poudre: c'est à votre tour, préparez-vous; le nuage qui porte dans ses flancs le ... de ... s'amoncèle sur vos têtes: il ... tonner aussi, tyrans!

Nous ne saurions douter de l'exactitude des informations du *Constitutionnel*. Déjà sans doute, les vétérans de Riego ont redit l'hymne de la Liberté aux vieux échos de la noble Castille, et les cohortes soudoyées du tyran de l'Espagne sont tombées sous les coups d'un peuple justement irrité. Tous les hommes libres sont frères, ainsi plus de divisions, plus de haines nationales; gloire aux héros qui, les premiers, sur cette terre classique du despotisme en ont ébranlé les fondemens. Reste à purger la terre du Caligula portugais, et à briser les fers des Italiens et des Belges; alors les peuples du nord de l'Europe s'empresseront de suivre un si digne exemple, car il faut que la civilisation triomphe de la barbarie; alors le rêve sublime de Platon et de l'abbé de St. Pierre sera presque réalisé, car la liberté est le gage de l'union de tous les hommes.

—Mr. Dev Cyr aîné, nous fait la faveur de nous communiquer la lettre suivante qui lui est adressée par un négociant de cette ville, qui réside actuellement à Paris. Bon nombre de nos lecteurs seront sans doute bien aises de voir corroborer par le rapport d'une personne qu'ils connaissent la plupart des détails qui ont été publiés dans les journaux. Par cette raison, malgré que cette lettre soit un peu longue, nous avons cru devoir copier textuellement tout ce qui a trait aux événemens de la fin de juillet, sans en rien supprimer:

PARIS, 8 août.

"Il est probable, mon cher St. Cyr, que déjà vous avez connaissance de la terrible révolution occasionnée par les ordonnances du 25 juillet dernier. Que n'étiez-vous ici avec l'ami P......! c'était bien le cas d'ouvrir de grands yeux. Même aujourd'hui on ne peut encore en revenir, et l'on se demande si vraiment ce n'est pas un rêve.

"Figurez-vous que le 25, (dimanche,) le capitaine W......, V......, D......, une autre personne et moi, nous nous promenions tranquillement à St. Cloud, bien éloignés de nous douter de ce qui devait arriver le lendemain. Quelle fut notre surprise de voir dans le *Moniteur* du 26, les ordonnances de sa très-chrétienne majesté Charles X, détruisant d'un mot la liberté de la presse, et prononçant, comme la chose la plus naturelle, la dissolution de la chambre des députés... rien que cela! Dès le soir, il y eut quelque rumeur au Palais-Royal: il s'agissait de faire prendre un bain dans le bassin à un espion, dont l'audace allait jusqu'à vouloir imposer silence à quelques citoyens qui manifestaient hautement leur mécontentement de ce qu'on eût violé la charte. Sur ces entrefaites, la gendarmerie vint faire évacuer le jardin, qui fut aussitôt fermé.

"Le 27, de midi à une heure, les grandes scènes commencèrent. Je traversais, clopin clopant, avec mon ami A...., la Place du Palais-Royal; une multitude d'ouvriers, armés de batons, y était rassemblée et faisait retentir l'air des cris de "*Vive la charte!*" "*Vive la liberté!*" "*A bas les ministres!*" "*Tombons sur les gendarmes!*" Un peloton de ces derniers qui cherchait à ramener l'ordre, soit qu'il fût exaspéré par ces cris, soit pour obéir à ses ordres, ou emporté par la peur fit un décharge sur le peuple; sept citoyens tombèrent morts. Mais aussitôt la foule se précipita sur ces exécuteurs des hautes-œuvres du ministère, fit pleuvoir sur eux une grêle de coups de bâton et les força à la retraite. Pour laisser passer la bourrasque, j'étais entré avec A.... dans un café. Une fois la révolution aussi ouvertement commencée, on entendait partout crier: "*Aux armes!*" "*On massacre le peuple!*" Partout on se rassemblait, en s'armant de bâtons, de sabres, on entrait chez les marchands épiciers pour mettre à contribution jusqu'aux manches à balai; ce fut l'affaire d'un instant.

"A 5 heures, je dînais avec A.... chez Thiéry, rue Porte-St. Denis; à peine avions-nous pris le potage *à la Julienne*, que nous entendons le tambour et voyons venir de notre côté le 5e. régiment de ligne, qui avait reçu l'ordre de dissiper un rassemblement d'ouvriers qui encombrait la rue St. Denis. Quelques uns de ces derniers, voyant arriver le régiment accompagné d'un détachement de gendarmes à pied et à cheval, se précipitent, au devant, portant une des victimes du Palais-Royal, encore toute ensanglantée, et la déposent aux pieds du colonel, en lui disant: "Brave colonel, voyez comme les gendarmes nous traitent; ordonnerez-vous de faire feu sur le peuple?" Le colonel était visiblement ému, il prit la main de l'un d'eux, et les pria de se retirer. Deux commissaires de police, qui étaient à la tête de la gendarmerie, voulurent chercher à désarmer le peuple et le faire rentrer dans l'ordre, mais ils n'y purent parvenir; les bâtonnistes reprirent le cadavre de leur malheureux ami, passèrent devant le 5e. en criant "*Vive la charte!*" "*Vive la ligne!*" et se retirèrent en bon ordre.

"A peine rentré à l'hôtel et monté dans ma chambre, j'entends de nouveaux cris; je me mets à la fenêtre, et vois une multitude d'hommes occupés à décrocher les reverbères. En un instant, ils furent tous descendus et brisés, à une grande distance. J'ai su depuis qu'il en avait été de même dans un grand nombre de rues.

"La journée du 28 fut un peu plus chaude; au point du jour, les ouvriers commencèrent par briser les insignes royaux sur toutes les portes des magasins brévetés par le roi. On battait la générale dans toutes les rues; tout le monde sortait armé. Les principaux combats eurent lieu à la porte St. Denis, au marché des Innocents, au ministère des affaires étrangères (chez Polignac,) et surtout à l'Hôtel-de-Ville, qui fut pris et repris plusieurs fois. Beaucoup de tués et de blessés. D'autres affaires eurent lieu aussi dans la rue de Richelieu près le Boulevard, au faubourg St. Antoine, dans la rue du Temple, au carré St. Martin, à la Place des Victoires, à quelques casernes, au bout de notre rue et dans celle de Montmartre. C'est vers 11 heures du matin que le feu commença; déjà les gardes nationaux s'étaient rassemblés et occupaient plusieurs postes, qui leur avaient été cédés sans beaucoup de résistance. Plusieurs régimens de la garde royale française et des Suisses avaient ordre de marcher sur Paris; il arrivèrent à midi. J'ai été témoin de l'affaire de la porte St. Denis, où je fus bloqué pendant trois heures. Quand l'échauffourée se fut un peu calmée, je pris mon parti, et à tout risque, je traversai un bataillon de la garde royale, pour me rendre rue de Cléry, près le Boulevard, où je comptai 22 blessés; de ce nombre il y avait un lieutenant-colonel et deux autres officiers; quelques malheureux citoyens gisaient sur le carreau. C'est en cet endroit que commencèrent les combats meurtriers de cette journée. Les habitants de la rue Faubourg St. Denis avaient eu la bonne idée de dépaver les rues, dès le matin, et de transporter les pierres sur le couronnement de la porte St. Denis; un détachement de lanciers et de cuirassiers de la garde venant à passer, ils firent tomber sur lui une pluie de pierres, qui renversa un grand nombre de cavaliers. En cet instant, un enfant de 14 ou 15 ans, qui semblait regarder avec indifférence ce qui se passait autour de lui et ne paraissait pas armé, s'approcha jusqu'à quelques pas du colonel des lanciers, qui le menaçait, lui tire un coup de pistolet à la tête et l'étend roide mort. La cavalerie ne pouvant rien contre cette grêle de pierres dont on l'assaillait, partit au galop et fut bientôt remplacée par l'infanterie de la garde. Celle-ci après un feu soutenu, contre les individus qui étaient montés sur la porte, parvint à s'en emparer. Les royaux avaient aussi à résister à la garde nationale, qui par toutes les issues et les fenêtres faisait un feu nourri, ce qui les obligea à s'emparer de toutes les rues qui aboutissent au Boulevard; cependant la faim, la fatigue et le manque de munitions les contraignirent bientôt à se retirer, et à 8 heures ils se reployèrent sur St. Denis. Mais là, la garde nationale les attendait encore; ils perdirent 123 hommes avant de pouvoir gagner la barrière. Dès que le feu eut cessé, on s'occupa de barricader les rues, de les dépaver, de transporter les pierres dans les maisons et sur les toits, d'abattre les arbres des Boulevards, de démolir les corps-de-garde, &c.; tout cela, fut l'affaire d'un moment; cette précaution était excellente, on lui doit peut-être le salut de la ville, car autrement la cavalerie et l'artillerie auraient balayé toutes les rues ou fait beaucoup de mal. A la place de Grève, le combat dura jusqu'à une heure du matin; mais la garde nationale resta maîtresse du terrain. De part et d'autres, on a perdu considérablement du monde: j'ai vu la place jonchée de morts.

"Encouragée par ce beau fait d'armes, le lendemain 29, la garde nationale attaqua le Louvre. Il était défendu par les gardes royaux français et les Suisses; ils montrèrent beaucoup d'intrépidité. Le combat fut des plus opiniâtres et dura long-temps. Mais les élèves de l'Ecole Polytechnique à la tête des ouvriers ayant assailli la place sur tous les points, les royaux, qui manquaient d'ailleurs de munitions, ne purent soutenir plus long-temps, et furent forcés à la retraite. Ces pauvres diables, qui n'avaient pas mangé depuis 24 heures, étaient poussés par leurs officiers; on en a vu tomber d'inanition. Le Louvre et les Tuileries rendus, la bataille continuait encore au *Palais-Royal* et dans les rues St. Honoré et Richelieu; presque toutes les maisons de ce quartier étaient occupées par la garde royale et les Suisses, qui ne cessaient de faire feu par les fenêtres; mais bien peu ont échappé à la juste vengeance du peuple. Jusqu'à deux heures ont s'est battu avec acharnement; à trois heures on poursuivait encore aux Champs Elysées les restes fugitifs de la garde d'un roi en fuite. Depuis cet heureux jour, nous ne les avons plus revus, et probablement nous ne les reverrons plus. Dans la soirée le bruit ayant couru que 14,000 hommes marchaient sur Paris, chacun reprit ses armes et se remit à l'ouvrage pour mieux consolider les barricades; à 11 heures du soir tout était fini, et c'était à qui apporterait des lampions pour éclairer ces fortifications improvisées; de manière que toutes les rues étaient illuminées. Mais ce n'était qu'une fausse alarme.

"Le 30, tout le monde était sur pied; je n'en ai jamais tant vu; on ne faisait qu'entrer et sortir dans toutes les maisons, hommes, femmes, enfans parcouraient les rues et les Boulevards; chacun voulait se rendre compte par lui-même de ce qui s'était passé. Mais ce qu'il y avait de navrant, c'était de voir les charretées de cadavres qu'on transportait dans les différents endroits où ils ont été enterrés le lendemain 31; on en trouvait jusque dans les caves. On s'accorde généralement à dire qu'il y a eu dans ces trois terribles journées, de 10 à 12 mille hommes tués ou blessés; et en général ces derniers le sont dangereusement: peu en reviendront.

"Lisez les journaux, ils sont on ne peut plus intéressants; vous verrez tout ce qu'a fait cette grande nation, et combien elle se montre généreuse! Quel bel avenir, si elle sait profiter du présent! Et quelle leçon pour les rois!!"

EXTÉRIEUR.

FRANCE.—PARIS, 10 AOUT.

Le comte Florian de Kergorlay, pair de France, est arrivé il y a quelques jours à Bruxelles.

—Il paraît que la nouvelle de la mort du roi de Naples n'est pas fondée; la *Gazette de Gênes* du 24 juillet, annonce que S.M. devait s'embarquer ce jour pour retourner dans sa capitale.

—Parmi les conventionnels français qui résident actuellement à Bruxelles, et qui par suite des derniers événemens pourront rentrer en France, on cite les suivants:—MM. Sieyes, Merlin de Douai, Berlier, Barrère, Mailles, Ingrand, Thibodeau, Gaultier, Levasseur, Charal et Pochelle. (*Cour. des Pays Bas.*)

—Le duc de Bourbon a ajouté 4000 francs aux 6000 qu'il avait déjà donnés pour venir au secours des veuves et orphelins des victimes des trois journées. L'ordre des avocats de la Cour royale, a donné 6000 fs. pour le même objet; les agens de change 10,000; les courtiers de commerce 3,000, et la société du cercle 2,000. Le Syndicat des receveurs généraux a donné 1300 fs. également pour le même objet, et le comité des marchands de bois 20,000 fs.

—La nouvelle des événemens de la semaine dernière ne fut pas plutôt parvenue à St. Brieux, que les habitants en furent électrisés. Ils nommèrent de suite une commission pour administrer les affaires publiques, et la garde nationale se forma aussitôt. Mr. Louis-Marie, capitaine des gendarmes, avait reçu des ordres qui ... ses soupçons, mais il refusa de prendre aucune mesure qui put mettre en danger la paix publique. (Vive le bon gendarme!) Il fit prendre la cocarde tricolore à toute sa compagnie; à peine fut-on instruit que le peuple manifesta aux gendarmes la plus franche et la plus cordiale amitié. La commission de St. Brieux a adressé officiellement des remercîemens au capitaine Marie, et dans un rapport au duc d'Orléans a présenté sa conduite comme digne de toutes les louanges.

—*Extrait d'une lettre datée du Havre le 11 août.*—Nous venons de voir à l'instant le commissaire de la marine, qui nous informe que l'ex-roi et sa famille arriveront demain à Cherbourg, et qu'ils s'embarqueront positivement sur le *Great-Britain*.

PARIS, 2 août.

HISTOIRE DES TROIS JOURNÉES.

(*Copiée d'un journal de Paris.*)

Nous devons à nos lecteurs l'histoire complète de trois mémorables journées qui ont changé la face de la France, et donné un nouveau cours à ses destinées. C'est un récit inouï, et qui n'a d'égal dans aucune histoire du monde. Les résultats en sont immenses pour le présent, immenses pour l'avenir. D'une part, le peuple se soulève tout seul à l'instant où il apprend que la loi de l'Etat vient d'être indignement violée. Une révolution opérée en trente-six heures par ce même peuple, les principes fondés en 89, remis en lumière, protégés de nouveau et fondés à jamais. Paris devenu la première ville d'Europe; un vaste espoir de liberté donné à l'Espagne, à l'Italie; les nations libres, forcées de convenir que nous sommes enfin aussi libres qu'elles; la maison d'Orléans, plus puissante qu'aux temps de la Régence, et le duc Philippe, traversant la ville tout seul aux acclamations universelles; ce grand ouvrage, pour lequel il aurait fallu un siècle autrefois, opéré d'un soleil à l'autre, accompli par des citoyens armés au hasard, qui, soldats hier, ne sont plus que des citoyens aujourd'hui: voilà sans doute un beau texte à une belle histoire; partout des héros, partout de belles actions, de nobles paroles, partout le courage civil uni au courage guerrier.

D'autre part, et opposée à ce peuple qui s'émeut, qui combat, qui triomphe, qui dans son émotion, est si calme, qui est si beau dans le combat et si grand après la victoire, vous verrez une cour éperdue sans autre science ni des hommes ni des choses, souvent insolente, toujours frivole et capricieuse; vous trouverez des ministres criminels qui méditent à-la-fois la perte de leur roi et la meurtre des citoyens; des soldats payés à l'avance, des récompenses d'argent promises au meurtre. Paris est livré au général Marmont, livré tout entier, sans restriction, livré à cet homme; des Suisses de la garde royale, des canons; une geôle révoltante parmi les hommes de l'absolu; des insultes, des menaces contre les grands citoyens; la presse ministérielle déchaînée pendant que la presse constitutionnelle est chargée d'ignobles entraves, les chambres muettes, la Chambre des Députés illégalement brisée; point de règles, point de frein; rien de prévu par les hommes du pouvoir; les ordonnances jetées au hasard à la nation comme un affront fait à un simple particulier par un homme de noble origine, et qui ne se bat pas; jamais l'abus de l'autorité ne s'était porté à de pareils excès. Malgré toute son intelligence, Paris n'a pu comprendre avec quelle dérision cruelle il était traité, avec quelle indifférence; Paris cette grande cité, Paris la ville modèle, Paris qui a sauvé la France, Paris vainqueur aujourd'hui, que la cour livrait il y a huit jours à toute la brutalité de ses soldats.

Dimanche dernier 25 juillet, tout était calme; nous attendions tranquillement le 3 août; la séance royale nous paraissait certaine; les députés avaient reçu les lettres closes.

Les ordonnances qui furent publiées le lendemain 26, ces ordonnances étaient infâmes: elles abolissaient les droits les plus sacrés: le peuple fut triste tout le jour; Mr. Mangin ne le trouva pas assez triste; il ajouta ses ordonnances aux ordonnances du *Moniteur*.

Ce fut le mardi 27 que la bataille commença. Le mardi soir le ministère envoya ses espions et des soldats indignes de ce nom provoquer le peuple de Paris. Déjà le matin, le peuple avait été excité par le déplorable spectacle des journaux confisqués, des presses brisées; il ne se contint plus quand vint le soir.

Mais déjà la force armée avait sa consigne; elle avait déjà son chef; elle était persuadée que deux ou trois décharges de mousqueterie soumettraient la France au premier mouvement qu'elle ferait sur les citoyens. Cela se passait près du Palais-Royal. Aussitôt le Palais-Royal est fermé. Le peuple s'indigne; au lieu de fuir, il marche aux troupes; se bat; déjà ce peuple sans armes, ce peuple surpris dans sa tristesse, il se bat, il résiste, il affronte le feu, il incendie une caserne, il se fait tuer. Il fallait tuer. Il fallait voir déjà quelle attitude! Les théâtres sont fermés, on s'appelle dans la nuit, on se jette sur les premières armes qu'on rencontre; la rue Saint-Honoré est couverte de sang. Cependant Mr. de Polignac se croit vainqueur. Son hôtel est resplendissant, la foule des courtisans se presse dans ses vastes salons.

Nous triomphons, Monseigneur. Honneur à la garde royale! Vous voilà vainqueur, prince! gloire à vous! malheur aux libéraux! Laissez faire le reste au général Marmont! La nouvelle de la victoire est portée à St. Cloud: à Saint-Cloud on se félicite, on s'embrasse. Cependant arrive le mercredi.

Mercredi dès le matin, toute la ville est en armes. La garde nationale reparait dans son vieil uniforme; les bourgeois quittent leurs femmes qui les laissent partir. Dès le matin l'armée et le peuple sont en présence. Il ne s'agit plus de ministère, il ne s'agit plus de Mr. de Polignac; il s'agit de savoir qui l'emportera, du courage civil ou du courage guerrier! il faut que la lutte soit décisive. Les rangs se forment, les citoyens se cherchent des chefs. Déjà les postes intérieurs sont emportés; le drapeau tricolore remplace l'autre drapeau; les corps-de-garde se vident, les sentinelles ennemies se replient. Les deux armées se trouvent en présence à la place de Grève; les troupes défendent l'Hôtel-de-Ville, les citoyens l'attaquent; un instant les Français sont les maîtres de l'Hôtel, l'instant d'après les ennemis le reprennent; l'Hôtel est repris plusieurs fois. Ecoutez! ne dirait-on pas deux armées qui se battent; les fusils répondent aux fusils, les canons aux canons; toute la ville retentit de bruit; à la Grève on se bat; au Louvre les Suisses, retranchés derrière les colonnes, tirent sur les citoyens qui passent; le tocsin sonne de toutes parts; les tirailleurs chargent au Pont-Neuf: cette guerre dura tout le jour. Mais le soir nous étions maîtres de l'Hôtel-de-Ville, un grand nombre de soldats de ligne ont rendu les armes, le duc de Raguse avait perdu six cents hommes de la garde-royale, deux cents hommes avaient été foudroyés dans les carrefours des rues Bétizy et des fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, les tours de Notre-Dame portaient le drapeau national, l'Abbaye nous appartenait.—C'était une belle journée, une journée de gloire et de triomphe. Nous étions fatigués, il est vrai; nous étions secourus par nos concitoyens; chaque maison était un lieu de repos; à chaque place, nous trouvions des rafraichissemens et des vivres: chaque instant ajoutait à nos munitions de guerre; les ennemis au contraire, étaient haletans de soif, affamés, leurs munitions s'épuisaient, et nous venions de nous emparer de leurs magasins de vivres et de leur pain de la journée; le mercredi soir, Paris se promettait déjà la victoire décisive du lendemain.

Pendant que le peuple, qui venait de se battre, se reposait de ses fatigues, prêt à recommencer dans quelques heures, il y avait dans la ville des hommes qui passaient une nuit horrible. C'étaient les prévoyans et les sages. Ils se rappelaient tous les maux qu'entraînent les guerres civiles, le sang, l'anarchie, la famine, les excès de toutes sortes; ils se rappelaient aussi les violences des ..., les réactions, les commissions militaires, les prisons, l'exil, l'échafaud; ils se figuraient la cour de St. Cloud arrivant avec toutes ses forces, et mettant la ville à feu et à sang; ils tremblaient que le peuple ne fût vaincu ce jour-là, et s'il était vaincu, toutes nos lois perdues, ... à la place de la Charte, tous les fruits de la révolution de 89 détruits à jamais, la France déshonorée et méprisée comme un peuple conquis, le vieux despotisme des courtisans et des prêtres pesant sur elle: tant de grands intérêts livrés à quelques heures de combat! Cependant le peuple se réveillait et ... ses armes. Dans ces grands mouvemens qui changent le monde, rien n'est sage comme l'instinct du peuple: une fois qu'il s'est jeté dans la lice, laissez-le faire, ne l'arrêtez pas par vos prévisions menaçantes, par vos conseils intempestifs; faites-lui grâce de votre expérience inutile, le peuple saura bien y avoir recours quand il en aura le besoin.

Il faut dire que, pendant la nuit du 27 au 28, tout avait été prévu pour la guerre. Toutes les rues étaient barricadées; les barricades se faisaient sur les Boulevards avec les arbres; on coupait les arbres par le pied, on les couchait de long en large, on dépavait la voie publique; quelques arbres restaient debout pour être précipités sur les troupes rebelles; les pavés étaient transportés au sommet des maisons pour servir de projectiles. Sur la rive gauche de la Seine, on dételait les voitures, on les couchait à travers la rue, on les environnait de pierres et on avait ainsi des remparts très solides. On voyait à côté de lourdes charrettes, d'élégantes voitures armoiriées, dont on nommait en riant les propriétaires, qui avaient été forcés de se rendre à pied à leur hôtel. Chaque rue avait sa barrière ainsi construite; les habitants n'y épargnaient ni les tonneaux de leurs caves, ni les meubles de leurs maisons; il y avait des instructions affichées pour enseigner comment ces barrières devaient être faites. A sept heures du matin tout Paris était ainsi barricadé dès le jeudi.

Nous sommes au jeudi 29. L'Hôtel-de-Ville avait été pris la veille; restait à prendre les Tuileries et le Louvre et à déloger les Suisses qui les défendaient. Nous avions suivi cette campagne, nous l'avons vu commencer, nous l'avons vu finir. Dès le matin, la foule s'était emparée de toutes les armes qu'elle avait pu trouver.—Elle avait désarmé les ..., les soldats de la ligne; elle avait désarmé les vétérans; elle avait arraché aux théâtres toutes les armes destinées aux évolutions d'opéra et de mélodrame; elle avait désarmé les pompiers; ces pauvres gens étaient heureux de rendre des armes dont ils ne voulaient pas se servir contre des citoyens; seulement les pompiers à qui l'on demandait leurs haches: "Prenez nos fusils et nos sabres, disaient-ils, mais laissez nous nos haches; nous voulons aller au moins à l'incendie."

Déjà le peuple s'ébranlait pour aller aux Tuileries et au Louvre, quand un renfort inespéré lui arriva. Les élèves de l'école Polytechnique avaient franchi les portes de leur école. Ils venaient combattre, eux aussi, pour la constitution et pour la .... Ces braves ont été ... tous ... pris le commandement des troupes. Le manége du Luxembourg leur a été ouvert.—Je suis votre chef, disait l'un, et il montait sur un cheval blanc.—Général, disait l'autre, je suis votre aide-de-camp, et il se mettait un foulard jaune à la ceinture en guise d'écharpe. L'un surveillait les poudres; l'autre dirigeait le canon, car jeudi nous avions du canon.—A la fin on part contre le Louvre, à une heure le Louvre était enlevé.—C'est un élève de l'école qui a pris le Louvre, un héros de vingt ans. Malgré la mitraille des Suisses, le jeune homme marcha au pas jusqu'à la grille. Les balles tombent sur lui, autour de lui, et il ne s'en émeut pas. Il arrive jusqu'à la grille, un officier supérieur s'approche aussitôt:—"Ouvrez, dit le jeune commandant, si vous ne voulez point être exterminés, car la liberté et la force sont pour le peuple."—L'officier s'y refuse et lâche son pistolet, dont le coup ne part pas.—Le jeune homme saisit alors l'officier et lui porte son épée à la gorge:—"Votre vie est à moi, dit-il, mais je ne veux pas verser de sang!"

Les Suisses vaincus se sont repliés du Louvre dans les Tuileries; le peuple a pris le Louvre et a suivi les Suisses; les Tuileries ont été prises à peu-près comme le Louvre, encore par un jeune homme qui s'est avancé seul portant le drapeau tricolore; les deux partis étaient dans l'attente du combat: l'enseigne a marché au pas ordinaire jusqu'à l'Arc de Triomphe; plus de mille coups de fusil ont été tirés sur lui, aucun ne l'a atteint; alors il s'est retranché dans l'Arc de Triomphe, où il s'est tenu jusqu'à l'occupation du Château par les Parisiens.

Enfin, à une heure Paris était vainqueur. La victoire a été complète. La caserne de la rue de Babylone était brulée, l'Hôtel des gardes du corps était pris, l'Hôtel-de-Ville, les Tuileries, le Louvre nous appartenaient; toute la ligne s'était rendue, toute la gendarmerie, trois régimens de la garde royale; Paris avait un gouvernement provisoire, un mot d'ordre, des patrouilles régulières, une Chambre des Députés et une Chambre des Pairs; la révolution était accomplie; restaient seulement quelques Suisses et quelques soldats de la garde royale qui s'étaient retranchés dans le bois de Boulogne et dans les Champs-Elysées. Faible débris d'une armée incapable de résister à la volonté d'un peuple qui défend ses lois, que la faim et le repentir nous ramènent désarmés à chaque instant, et qui demain seront peuple comme nous, tant il y a de générosité et de grandeur dans la nation!

On n'a pas compté les blessés, on ne dit pas le nombre des morts; mais les blessés sont nombreux, les hôpitaux sont remplis; chaque jour on ensevelit des morts: la rivière a servi de tombe à un grand nombre de soldats. Ce n'est pas exagérer que dire que ces trois journées ont coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes; un seul exemple suffira:

Le 15e. régiment d'infanterie légère, qui n'a fait feu que pendant une demi-heure, a perdu deux capitaines, deux lieutenans, et a eu d'autres officiers blessés, parmi lesquels on cite un chef de bataillon.

Tels sont les faits généraux de cette histoire, dont les résultats seront immenses. C'est du 29 juillet seulement que commence véritablement la Charte telle qu'elle devait être, la Charte sans l'article 14, la Charte sans ambiguité.

Quant aux détails de ce récit plus qu'épique, il sont sans nombre. Le peuple a été le héros de la journée. On raconte de ce héros plus de belles actions, plus de mots héroïques que nous ne pourrions en répéter.

Les uns ont refusé de vendre leurs armes au plus haut prix: *Je tiens à mon bon fusil*, disait *un chiffonnier, il m'a déjà servi deux fois!*

Une troupe passe rue Montmartre, près d'un marchand de vin. La troupe est altérée, elle a chaud: *Aujourd'hui*, dit le chef *pas d'eau-de-vie, pas de vin pur, de l'abondance seulement.*—et la troupe ne boit que de l'eau et du vin.

Un citoyen trouve chez la duchesse de Berry une cassette damasquinée en or et pleine d'or; il la porte lui même à l'Hôtel de Ville, où le précieux fardeau a été déposé.

Rien n'a été pris dans les monumens publics, rien dans les maisons particulières; aucune violence n'a été faite: *protection aux personnes, respect aux propriétés*, voilà le mot d'ordre et de ralliement.

Ces trois journées ont offert de bien touchants épisodes. Des frères ont reconnu leurs frères dans les rangs opposés; un soldat a tué son père: des soldats, des Suisses ont été généreusement sauvés; les femmes et les enfans ont pris part au combats; des jeunes gens isolés se sont placés en embuscade au coin des rues et ont tiré sur des corps entiers; un élève de l'école Polytechnique a pris un canon sur la place de Grève, et couché sur le canon, il a attendu qu'on vint le secourir. Avant-hier soir, un autre de ces braves s'était endormi sur un matelas destiné aux blessés: c'était un sommeil si profond, que le jeune homme ne s'est pas réveillé quand on l'a apporté à l'Hôtel-de-Ville. La foule se découvrait à son passage. Elle se découvrait aussi quand un mort passait. C'était pitié de voir ces civières chargées de cadavres, de voir ces grosses mains pâles et bleues et ces larges blessures. Les parents des morts n'ont voulu recevoir aucun secours.

— Rue du faubourg Montmartre, un viellard, fort connu dans le quartier du Luxembourg, fort peu ingambe, et traînant avec peine une jambe de bois, venait de s'emparer du fusil d'un Suisse; il retournait au feu triomphant. Passent deux jeunes gens:—Donne-nous ton fusil, viellard; tu es blessé, tu es vieux, nous nous en servirons mieux que toi.—Le vieillard refuse de donner son arme. Je veux me battre, disait-il. Les jeunes gens insistent: le fusil du Suisse est arraché, et les jeunes gens vont se battre. Le vieillard se désolait, se tordait les mains. On veut le consoler, il se fâche plus haut; on lui offre des ....—C'est mon fusil que je veux, s'écrie-t-il, je veux me battre avec un fusil! Et le vieillard est parti en boitant, pour chercher un autre fusil.

—Un ouvrier travaillait rue du Faubourg Montmartre, par un soleil brûlant:—"Venez vous rafraichir, mon brave, lui dit le docteur Sammel, qui avait établi une ambulance sous sa porte."—"Non, Monsieur, répond l'ouvrier, mon frère a été tué hier sous les pilliers des halles, et j'ai juré de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau avant de l'avoir vengé.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NLLE.-ORLÉANS.

EXPÉDIÉS JEUDI.

Brick Plato, Perkins, Liverpool, Cockayne, Watts & Co.
Goël Tampico, Cordero, Tampico, M F Cougot.

ARRIVÉS JEUDI.

Bateau à vapeur Courtland, Kelly, de Vicksburgh, avec 38 balles coton à A Fisk & co; 85 à M White; 25 à T & G M Lee; 58 à J Hagan & co; 183 à Wilkins & Linton; 165 à Reynolds, Byrne & co; 5 à Palmer, Smith & co; 5 à N & J Dick; 64 bts jambon, 12 bls porc à Townsley & Prieur; divers articles à différens consignataires—32 passagers.

Brick Moscow, Chase, de la Havane, à Cockayne, Watts & co, avec un chargement à Kohn & Bordier; Bridge & Vose, Lizardi frères; José Suarez.

Bateau à vapeur Porpoise, Hewrin, des passes, avec le nav. Woodbury, le brick Jos. Sprague, et la goël. Loretto.

Nav. Woodbury, Welden, de N-York, à G. Wilbor, avec un chargement assorti et 63 passagers. (Pour les noms des consignataires, voyez la partie anglaise.)

Brick J. Sprague, Fox, de Thomastown, avec de la chaux à W. G. Hewes. Il rapporte en rivière le brick Vineyard, venant de Bordeaux, avec un chargement de vin à P. E. Sorbé.—Ce bâtiment est parti du bas de la rivière de Bordeaux le 11 août, mais n'apporte point de nouvelles.

Goël. Loretto, Delgado, de la Havane, avec des fruits.

Bateau à vapeur Beaver, Kimball, de la Rivière-Rouge, avec 93 balles coton à J. Linton; 40 à J Hagan & Co; 6 à A Fisk & Co; 5 à ordre—3 pas.

Bateau à vapeur Columbia, Mumford, du Bayou Sarah, avec 368 balles coton à divers consignataires; 22 bls farine à Carrière & Bordue...; 62 passagers.

Bateau à vapeur Cossa, revenu pour cause d'avaries.

ARRIVÉ AU BASSIN.

Goël. Emily, Featherston, de Covington, avec 17,600 pieds bois à Lefebvre & Durel; 12 balles coton à A Fisk & co—5 passagers.

MEMORANDA.

Nav. Java, Jellison, parti de Greenock le 18 août pour ce port, a été rencontré ayant 19 js. de mer.

Nav. Helvetia, devait partir du Havre pour ce port le 1er. sept.

Brick Com. Barry, Busch, pour ce port, a été expédié à Philadelphie le 15 Sept.

Brick Hope, do., est parti de Philad. le 15 do.

Goël Mayflower, Ring, do., est partie de Charleston le 23 do.

Navire Standard, do. do. de N. York le 16 do.

Brick Cygnet, Fogg, do., a été expédié à Boston le 16 do.

Navire Marcia, Stinson, parti de ce port, est arrivé au Hâvre le 1er. Août.

Brick Ajax, do. do. le 8 do.

Navire Lydia, do. do. le 9 do.

VENTES A L'ENCAN.

PAR P. A. GUILLOTTE.

IL sera vendu, aujourd'hui, à 10 heures du matin, un bon CHEVAL de cabriolet et un *CABRIOLET* payable en un billet endossé, à 4 mois [9 oct-1

MAIRIE DE LA NLLE.-ORLEANS.

LE Cours de la farine fraiche est aujourd'hui de $7 75 par baril; d'après le tarif, les boulangers doivent donner, pendant la semaine prochaine (à partir de Lundi,) TRENTE SEPT onces de pain pour un escalin.

9 octobre D. PRIEUR. *Maire.*

Gardes d'Orléans

ATTENTION!!!

D'après les ordres du premier lieutenant, la compagnie s'assemblera ce soir à sept heures et demie au lieu ordinaire du rendez-vous.

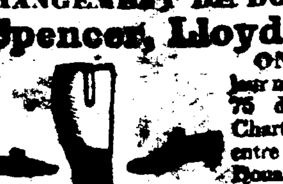
Equipement: pantalon blanc, veste bleu briquet seulement.

LA MUH, Sergent major.

9 oct—1

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Spencer, Lloyd & Co.

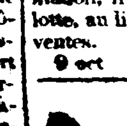


ONT transporté leur magasin du No. 75 de la rue de Chartres, au No. 7, entre les rues de la Douane et du Canal, où ils offrent à vendre, d'importation récente par l'Ohio et autres navires, un assortiment de BOTTES, SOULIERS, BRODEQUINS, &c. Les marchands de la campagne sont invités à venir visiter ledit magasin. 9 oct

Erasme Le Goaster.
MARCHAND TAILLEUR.

A L'HONNEUR de prévenir le public et ses pratiques, qu'il est de retour en cette ville, avec un assortiment complet de MARCHANDISES concernant son métier, telles que des draps français et autres, de toutes variétés, et des plus à la mode, ainsi que des étoffes de goût pour gilets de dessous; le tout provenant des meilleures fabriques d'Europe; il sera toujours zélé à répondre à ceux qui voudront l'honorer de leur pratique. 9 oct-3

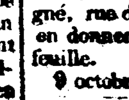
BANLIEU SUPERIEURE.



IL a été conduit chez le soussigné un CHEVAL alezan sans étampe ni autre marque apparente. Ce cheval sera remis à qui en prouvera la propriété et payera les frais de nourriture et du présent avis; faute de réclamation, il sera vendu le 23 courant par M. Guillotte, au lieu et aux heures accoutumés pour ces ventes.

9 oct S. HUBERT. Syndic.

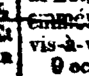
JUMENT ÉGARÉE.



Une Jument blanche, pleine, ayant la crinière et la queue coupée, marquée AD d'un côté, et TF de l'autre. Cette jument est égarée depuis jeudi dernier; une récompense honnête sera donnée à celui qui la ramènera au soussigné, rue du Bayou, près l'ancien Collège, ou en donnera connaissance à l'imprimerie de cette feuille.

9 octobre—1 GILLY.

POUR VERA-CRUZ.—*Devant partir jeudi.*



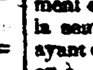
La goëlette supérieure fine voilière CLIMAX, ayant la plus grande partie de son chargement engagée, partira positivement le jour qu'il est dit ci-dessus. Pour reste de frêt, ou passage, la dite goëlette ayant de beaux emménagemens, s'adresser au capitaine à bord, vis-à-vis les ... bleus, ou à

9 oct J. W. ZACHARIE & CO.

A FRETER.—... LES, capitaine Mm. Longcope, s'adresser à

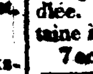
9 octobre SAML. P. MORGAN & CO.

POUR NEW-YORK.—(*Paquebot régulier.*)



Le beau brick doublé et chevillé en cuivre MARGARET, capt. Scudder, ayant la plus grande partie de son chargement engagée, sera expédié dans le courant de la semaine prochaine. Pour fret ou passage, ayant de bons emménagemens, s'adresser à bord ou à [7 oct] STETSON & AVERY.

POUR MATAMOROS.—(*Par le fleuve.*)

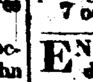


La belle goëlette ELIZABETH, capt. Murray, ayant une partie de son chargement engagée, sera promptement expédiée. Pour fret ou passage, s'adresser au capitaine à bord, ou à

7 oct BARBE & MAURIN.

POUR NEW-YORK.

(*Au lieu d'un des paquebots de l'ancienne ligne.*)



Le navire OHIO, capt. Longcope, partira le 15 du courant. Pour fret ou passage, s'adresser à bord, ou à

7 oct HENRY W. BARSTOW.

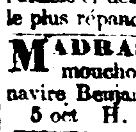
EN débarquement du brick William de Bordeaux et à vendre par les soussignés, 10 balles couvertures de laine de 3 points.

5 oct THEO. NICOLET & CO.

AVIS.—Les Israélites ayant droit de voter, sont prévenus qu'une élection anniversaire des officiers, aura lieu le dimanche dix octobre à quatre heures de l'après midi, dans la salle de la maison appartenant à ladite congrégation, située au coin des rues St. Louis et Franklin, près du Bassin.—Par ordre du président.

A. SOLOMON, Secrétaire pro-temp.

5 octobre—3t.

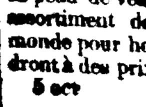


CASTORS
DE PREMIERE QUALITÉ
J. & L. BREWS...
RUE DE CHARTRES ...

ONT reçu par les navires Kentucky, Ohio, et Louisiana un assortiment complet de l'article ci-dessus, de la dernière mode et du goût le plus répandu. 5 oct

MADRAS DE GOUT.—2 milles beaux mouchoirs Madras en débarquement du navire Benjamin Morgan, à vendre par

5 oct H. PERRET & CHARBONNET.



CHAPEAUX
ET
Souliers.

LES soussignés viennent de recevoir par les navires Kentucky et Louisiana un joli assortiment de *Souliers, Brodequins et Escarpins* de peau de veau et de peau de daim. Aussi un assortiment de *Chapeaux fins* à la dernière mode pour homme et pour enfant et qu'ils vendront à des prix modérés.

5 oct J. G. ARRAIZA & CO.